

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, LYON

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : *Le Pessimisme Wagnérien*, par M. Pierre JAY..... Léon Mayet.
Echos artistiques..... L. M.
Nos Théâtres..... X.
La Vierge aux Roses (poésie)..... Gabriel Monavou.
Par Ci, Par Là..... Maurice P.
Figures lyonnaises..... Jules Tairig.
Le Bracelet (poésie)..... Jules Troceon.
Le Couronnement des Tsars..... Marie de Besneray.
Concerts-Bellecour..... X.
Libre Chronique..... Franc Sillon.
Le Cinématographe — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. — Théâtre Gallici-Loramus. — Concert de l'Horloge.
Revue financière

CAUSERIE

LE PESSIMISME WAGNÉRIEN

par M. Pierre JAY (1)

Je me souviens avoir lu — il y a de cela quelques années — dans le *Journal d'Hygiène* — une intéressante communication de M. le docteur Félice La Torre.

L'aimable docteur — après avoir constaté l'extrême excitabilité nerveuse des peuples latins — traitait de l'influence de la musique sur notre organisme et arrivait à cette conclusion formelle que la musique wagnérienne ne convenait pas aux hommes de la race latine, qu'elle causait même aux Italiens — plus excitables encore que nous ne le sommes — de véritables douleurs.

Le premier wagnérien venu aurait pu répondre avec quelque raison :

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

Mais voilà qui est plus fort : la même appréciation s'est retrouvée sous la plume d'un compositeur français illustre entre tous.

(1) 1 volume. FISCHBACHER, éditeur, Paris.

Gounod — l'immortel Gounod ! — dans la préface du onzième volume des *Annales du Théâtre*, en parlant de « la musique de l'avenir » l'appelle : l'art de combiner les sons d'une manière pénible pour l'oreille et fatigante pour l'esprit.

L'aveu m'a semblé bon à retenir en ce qui concerne le côté physiologique de la musique du maître allemand, dût « la sublimité de ses divins trombones » s'en trouver légèrement atteinte.

M. Pierre Jay — dans le petit volume qu'il vient de publier chez Fischbacher — s'abstient de toute critique musicale à l'endroit de Wagner; il ne met en cause que le librettiste, dont il dénonce vertement les tendances moroses et qu'il nous montre irrémédiablement atteint de schopenhauérisme aigu.

Le procès — j'ai hâte de le dire — est habilement mené, les preuves abondent, elles sont flagrantes, et l'auteur du *Pessimisme wagnérien* les met en relief avec tous les avantages d'un esprit logique et raisonneur.

Chez Wagner, le livret — auquel le musicien attachait une importance si grande qu'il l'écrivait lui-même et le considérait comme la base de son œuvre — est tout entier imprégné des désespérantes doctrines du philosophe allemand, qui prétendait que ce qu'il y a de meilleur dans la Vie, c'est la Mort, et que l'asile obscur du Néant devait avoir toutes les préférences d'une humanité stupidement obstinée à vivre.

« Le vrai sens du drame, dit Schopenhauer, est cette vue profonde que les fautes expiées par le héros ne sont pas ses fautes à lui, mais le crime même d'exister. Les vrais héros sont ceux qui meurent après que la volonté de vivre est déjà morte en eux.

« Le drame est le miroir de l'Humanité. Il doit produire des caractères mauvais et parfois infâmes, des fous, des sots, des

esprits étroits, et bien rarement, comme la plus singulière des exceptions, une nature généreuse. Le poète épique ou dramatique doit être impitoyable comme le Destin ».

Wagner se vantait un jour d'être le premier allemand qui ait compris et goûté la philosophie de Schopenhauer.

Tout s'explique.

Dans une analyse rapide, d'une forme littéraire toujours irréprochable, M. Pierre Jay montre que Wagner s'est fait le champion de cette philosophie décevante et des monstrueuses théories qui en découlent.

« Pour comprendre Wagner, sinon pour le sentir superficiellement, il faut connaître son inspirateur, le philosophe allemand Arthur Schopenhauer.

« Le métaphysicien de l'Amour et de la Mort, dont il ne faut point trop sourire, car il a le plus contribué à empoisonner l'atmosphère intellectuelle que nous respirons encore, fût le véritable maître du chantre de *Tristan* et de *Parsifal*. »

Son pessimisme larmoyant et dangereux a élu domicile dans tous les opéras du maître allemand.

Prenez le *Vaïsséau-Fantôme*, *Tannhauser*, *Lohengrin*, « c'est toujours la Mort, la Mort voluptueuse et douce, mais la Mort nécessaire qui triomphe de l'Amour. »

Dans la tétralogie des *Nibelungen*, dans *Tristan et Iseult*, dans *Parsifal* toujours et partout « la Mort libératrice est invoquée avec ardeur et la Vie maudite avec véhémence ».

Je ne crois pas que l'œuvre de Wagner ait jamais été envisagée à ce point de vue : le travail de M. Pierre Jay constitue donc une véritable nouveauté.

Ce qui n'est pas nouveau — par exemple — c'est l'ennui profond qui se dégage des susdits livrets.

« Le Wagner librettiste — a écrit quel-

que part Alphonse Daudet — lasse, use notre patience de Latins, qui ne voulons connaître de toutes choses que des résumés. On sent que ce libretto (il s'agissait de celui de *Lohengrin*) a été écrit pour des gens habitués à l'ennui, qui l'aiment, qui s'y bercent, pour ces causeurs à phrases monumentales terminées par une particule qui fait retomber le couvercle de la chope de bière. »

Et plus loin Daudet ajoute :

« Cette lenteur constitutionnelle des personnages glace même les duos d'amour. Ils se traînent dans des engourdissements de piqûres de morphine. On voit bien qu'on est au pays des éternelles fiançailles ; les amoureux de chez nous vont plus vite en besogne ; il ont, et le spectateur de leur tendresse a aussi bien qu'eux — comment dire ? — plus d'impatience du dénouement. »

L'opinion émise par Francisque Sarcey après l'audition — au Concert Lamoureux — du premier acte de la *Walkyrie* n'est pas moins concluante :

« Le public s'amusait-il, ça, je n'en sais trop rien. Pour moi, j'avoue que ces dialogues en récitatifs composés de bouts de phrases musicales qui ne finissent jamais, m'ont paru quelque peu fatigants ; j'aurais, vers la fin, donné dix francs d'un duo, d'un vrai duo, où Siegmund et Sieglinde eussent chanté tous deux ensemble, mariant leurs voix à la française, comme leurs cœurs étaient mariés. »

Que le Saint-Graal me préserve de mettre en question — ne fût-ce qu'un instant — le génie de Wagner ; nous devons cependant savoir gré à M. Pierre Jay de nous montrer où pourrait nous conduire une admiration trop exclusive pour ce génie-là.

Et c'est bien d'une admiration exclusive que nous sommes menacés à l'heure qu'il est, par des initiés, ou prétendus tels, que leur snobisme rend d'une intransigeance farouche.

L'un d'eux ne s'est-il pas avisé récemment de prétendre « que ceux qui ne savaient pas *par cœur* les partitions de Wagner n'avaient pas le droit de parler de lui. »

Il est difficile — j'imagine — de pousser plus loin le mépris des profanes.

Laissons le pessimisme s'étendre en Allemagne, mais chez nous — dans l'intérêt du plus grand nombre, comme on dit à la Chambre — gardons la foi robuste en la vie et les bonnes et belles choses qu'elle nous donne.

Gardons-nous surtout des jérémiades.

Le moment viendra où le génie latin

reprenra le sceptre qu'il a momentanément laissé passer en d'autres mains.

« Jusque-là — dit en terminant l'auteur du *Pessimisme Wagnérien* — nous continuerons à nous réjouir de la tendre et jolie musique des vieux maîtres en attendant que naisse au soleil latin celui qui réalisera notre rêve. Il viendra ; la tendresse et la force, la grâce et la grandeur croiseront leurs mains divines dans l'unité de son œuvre et il fera passer à travers la loque humaine ce frisson inconnu de jeunesse, de puissance et de pureté que ne peut point nous donner la musique de Wagner. »

Puisse l'appel — si éloquemment formulé par M. Pierre Jay — être bientôt entendu !

LÉON MAYET.

ECHOS ARTISTIQUES

M. Théodore Dubois, membre de l'Institut vient d'être nommé pour cinq années consécutives directeur du Conservatoire national de musique et de déclamation en remplacement de M. Ambroise Thomas, décédé.

La quinzaine qui vient de s'écouler n'a pas été tendre pour les interprètes du Grand-Opéra.

Nous avons, en effet, à enregistrer la mort des ténors Michot, Villaret et Paulin.

Michot était né à Lyon. Il chanta d'abord en province, où il remporta, dans des théâtres de second ordre, de faciles succès. A Paris, il dut, comme plusieurs artistes de grande vaillance et de beau talent, se contenter d'un engagement au café-concert.

Il entra bientôt au Théâtre-Lyrique, où il ne tarda pas à remporter les plus éclatants succès, particulièrement dans *Faust*, le *Freyshutz* et enfin dans *Roméo et Juliette* qu'il créa.

Gouod, paraît-il, hésitait à lui confier le rôle de Roméo, le trouvant de trop lourde allure pour un emploi de si élégante jeunesse, mais Michot sut convaincre le maître et l'emporta sur Capoul.

Du Théâtre-Lyrique, Michot passa à l'Opéra, où il retrouva les mêmes applaudissements. La *Favorite* et la *Muette* furent l'occasion de ses plus grands succès.

Compromis dans la Commune, il fut interné à l'Orangerie, et cette aventure politique ne fut pas sans influer de fâcheuse façon sur le reste de sa carrière.

Michot, depuis longtemps, s'était retiré du théâtre. Il vivait à Chatou, oublié du public.

Le ténor Villaret, qui fit pendant vingt ans les belles soirées de l'Opéra, avait débuté sur le tard. Il était garçon brasseur à Avignon et doué d'une très belle voix, qu'il utilisait seulement au profit des sociétés chorales de son département, lorsque le directeur de la Philharmonique avignonnaise, qui l'avait remarqué, le dé-

signa à M. Emile Perrin, alors directeur de l'Opéra. Il fit venir Villaret à Paris.

Le jeune homme, qui avait passé la trentaine, était très bon musicien, comme tout enfant du Midi. On n'eut pas de peine à le dégrossir. Mis entre les mains du professeur Delsarte, il fut bientôt en état de paraître sur la scène. Il débuta, en 1862, par le rôle d'Arnold, de *Guillaume Tell*, et ses débuts eurent du retentissement. Ils rappelaient ceux de Poultier, le garçon tonnelier de Rouen, avec lequel on lui trouva beaucoup de ressemblance physique et vocale. Il savait surtout chanter et son *ut* de poitrine, dans l'air du quatrième acte de l'opéra de Rossini, amena tout Paris à la salle de la rue Le Pelletier.

Jamais *Guillaume Tell* n'avait eu, depuis son apparition, une aussi longue et si fructueuse série de représentations. Après *Guillaume Tell*, Villaret aborda tour à tour les grands rôles de ténor du répertoire : les *Huguenots*, *Robert*, le *Trouvère*, la *Juive*, la *Muette de Portici*, l'*Africaine*, la *Favorite*, Octavio de *Don Juan*, etc. C'est, en effet, au répertoire que se borna sa carrière. Il ne fit pas de création pendant les vingt années qu'il demeura à l'Opéra. Durant ces vingt ans, on peut dire qu'il survécut à tous les ténors qui cherchèrent à lui disputer la place.

La voix, chez lui, était solide, et nul n'était plus que lui en état de supporter le fardeau du répertoire courant. Collin faillit un moment éclipser sa gloire. Mais il ne résista pas aux fatigues de ces grands rôles ; et Villaret, qui l'avait laissé prendre la première place, la retrouva lorsque son jeune rival dut renoncer à la lutte presque aussitôt qu'il l'avait entreprise. Après la guerre, Villaret continua à être le pilier du répertoire, aussi bien à la salle Le Pelletier qu'à la salle Ventadour et au nouvel Opéra.

Là, il chanta encore le rôle de Gérard, dans la *Reine de Chypre*, puis la reprise de la *Muette de Portici*, et tout modestement, comme il y était entré, il quitta l'Opéra en 1882 et se consacra désormais à la pêche à la ligne, dont il avait fait son passe-temps favori.

Villaret s'était fixé à Suresnes, près Paris ; c'est là qu'il est mort à l'âge de soixante-cinq ans.

Paulin qui tint il y a quelques années l'emploi de fort ténor sur la scène de notre Grand-Théâtre a succombé, en quelques jours, aux atteintes de la fièvre typhoïde dans la propriété qu'il avait achetée entre Toulon et Hyères et à laquelle il avait donné le nom de *Domaine Sigurd*, en souvenir de l'un de ses plus grands succès lyriques. Paulin s'était retiré du théâtre il y a un an seulement, pour consacrer ses loisirs à la viticulture.

Paulin — de son vrai nom Pissaboëuf — était simple terrassier dans une grande entreprise de Bordeaux, lorsque sa belle voix de ténor le dirigea au théâtre. Il avait chanté avec succès à Nice, Toulon, etc., lorsqu'il aborda les principales scènes de province. Marseille, Lyon, Bordeaux le possédèrent tour à tour et l'applaudirent. Il chanta également à l'Opéra de Paris et à la Nouvelle-Orléans.

Paulin avait environ quarante-cinq ans.

Richard Wagner « marque de fabrique »
Un négociant viennois, nommé Richard Wagner, avait fait enregistrer une marque de fabrique consistant en un portrait de l'auteur de la *Tétralogie*. La veuve de l'auteur de *Lohengrin* et son fils intentèrent un procès en vue d'obtenir la suppression de cette marque commerciale.

Le tribunal de commerce ayant déclaré qu'il ne saurait être défendu de se servir d'un portrait quelconque comme marque de fabrique, Richard Wagner continue à faire la réclame chez le négociant viennois.

Il y a déjà longtemps, qu'on ne prend plus au sérieux la prétendue origine.... géographique du fameux décret de Moscou ; le *Gaulois* fait une fois de plus justice de la légende qui voulait que Napoléon, au milieu de Moscou un moment conquise, eût trouvé le temps de procéder à la réorganisation de la Comédie française :

« Il n'en est rien, dit notre confrère. Le maréchal Castellane nous avait déjà appris que l'empereur, pour donner à croire qu'il passait les nuits entières à travailler avait eu recours à cet enfantin stratagème : deux bougies allumées étaient par son ordre, disposées à la fenêtre de la chambre qu'il occupait au Kremlin.

« Voici maintenant qu'un indiscret papier trouvé aux archives nationales nous révèle la vérité sur les conditions dans lesquelles le fameux décret de Moscou fut préparé et daté *ad pompam*.

« L'empereur était encore en Pologne, lorsqu'il reçut dans un courrier le projet de décret tout préparé, prêt à signer. Sur son ordre, un secrétaire le renvoya à Paris avec cette mention écrite en marge :

« A renvoyer lorsque l'armée sera à Moscou. L'intention de Sa Majesté est que ce décret soit daté de cette ville. »

Que de préméditation dans la grandeur !

L. M.

Fanfan un type inoubliable de gamin plein de cœur et de vaillance.

M^{mes} Montcharmont, Damaury, Duvergé, MM. Bureau, Fournier, Perret, Mosnier et Decylvo complètent un ensemble qui ne laisse rien à désirer.

Une mention spéciale est due à MM. Fournier et Perret, qui atteignent les dernières limites du réalisme dans les rôles de La Limace et de Fadard, deux types empruntés au monde des chourineurs.

M^{me} Duvergé — sous les traits de Zéphyrine — complète à souhait cet horrible trio.

Le clou de la soirée est évidemment le décor de l'Ecluse (7^e tableau), où l'on voit Fanfan noyer La Limace dans les ondes d'une vraie eau qui jaillit sur la scène.

X.

LA VIERGE AUX ROSES

A ROSE-MARIE.

*Seize ans vous couronnent de roses ;
Toutes les grâces du printemps
Sur vos jeunes traits sont écloses,
Comme des bouquets éclatants.....*

*Vous avez la rose à la joue ;
Et chacune offre tour-à-tour
Une chaste touffe où se joue
L'innocence près de l'amour !*

*On dirait, vierge ravissante,
Que vous avez en même temps
La fraîcheur de l'aube naissante
Et le teint couleur de printemps...*

*De votre front, nul pli morose
Ne ternit l'heureuse candeur,
Et votre bouche est une rose
Où s'épanouit la pudeur !*

*Le ciel vous prête ce sourire
Dont il salue un jour vermeil ;
La joie en vos regards respire,
Fleur charmante ivre de soleil !*

*Ainsi les roses printanières,
Sur vos attraits à leur matin,
Règnent radieuses et fières ;
Et leur souffle est dans votre sein...*

*Et votre beauté qui se lève
Comme un doux rayon dans l'azur,
A la teinte rose d'un rêve
Souriant au fond d'un cœur pur !*

Gabriel MONAVON.

PAR CI, PAR LA !

Les voyez-vous passer bras dessus, bras dessous, le cigare aux lèvres, l'œil brillant, la face épanouie de contentement, avec un air général de passion assouvie ? Eh bien ! l'un est fabricant de papier d'af-

BON-PRIME AUX PIANISTES

Lecteurs du *Passe-Temps et Parterre réunis*, découpez ce bon et envoyez-le avec votre adresse à M. BAJUS, éditeur à Avesnes-le-Comte (P.-de-C.) ; vous recevrez *gratis* et *franco* un magnifique morceau de musique avec les catalogues de la Maison.

SPÉCIALITÉ DE GATEAUX

ET

GALETTES PARISIENNES

EXPOSITION DE LYON, MÉDAILLE D'ARGENT

J. LOMBARD

32, Rue Saint-Joseph, 32

BOULANGERIE VIENNOISE

Dépôt de TAPIOCA DU BRÉSIL « LE L'ALAGOAS »

Garanti pur manioc, qualité extra

SIEGES ET TENTURES

Meubles de Fantaisie et de Styles

LOCATIONS ET DÉCORS

Pour FÊTES, BALS

et DÉCORS

MEUBLES

Anc^{ien} Mon BOURDIN

E. MORIN, S^r

1. Place Bellecour, LYON

LE CICÉRONE DE LYON

En vente partout 10 centimes

1 fr. ANTICOR VÉTAR le plus pratique, le plus énergique ; se conserve indéfiniment et sous tous les climats. JACQUET 1, rue Vaubecour, Lyon, franco poste, 1 fr. la feuille. SE TROUVE PARTOUT

M^{ME} ESTÉOULE

Accoucheuse de 1^{re} Classe de la Faculté de Lyon

CONSULTATIONS DE 2 A 4 HEURES

Prend des Pensionnaires

222, Avenue de Saxe, 222

A côté du Cirque Rancy

J. PIROCHE

Tailleur sur mesure

10, Rue du Plat, 10 — LYON-BELLECOUR

VÊTEMENTS DE CÉRÉMONIE..... depuis 85 fr.

COMPLETS FANTAISIE..... — 65 fr.

PARDESSUS..... — 50 fr.

COUPE ET FAÇON IRREPROCHABLES

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le succès des *Deux Gosses* va toujours en grandissant au théâtre des Célestins. Les péripéties pittoresques et émouvantes qui se succèdent pendant les cinq actes du superbe drame de M. Adrien Decourcelle sont accueillies chaque soir par les applaudissements enthousiastes de toute la salle.

On ne saurait trop revenir sur le soin avec lequel la direction Peyrieux a monté un ouvrage de cette importance et le mérite des artistes auxquels elle en a confié l'interprétation.

Les deux gosses, surtout, ont pleinement conquis la faveur du public. M^{lle} Suzanne Gay traduit avec un réalisme saisissant les misères physiques de l'infortuné Claudinet, et M^{lle} Loyer a fait de

LA KAOLINE

COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de défauts dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes ; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondé et l'on peut faire sur le fond : filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet : 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes: **Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON**

LA CLEMENTINE

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie
CAPITAL : 6 MILLIONS

Siège Social : 19, rue Monsigny, Paris

**AGENCE GÉNÉRALE : Rue Bât-d'Argent, 7
LYON**

HENRI MARTIN, O. I. Directeur particulier

La Compagnie La Clémentine offre à ses assurés des garanties égales à celles des compagnies les plus renommées et à des conditions exceptionnellement avantageuses. Assure les bâtiments municipaux des villes de Paris, Lyon, Marseille, Rouen, Le Havre, Arles, Avignon, Angers, Calais, Lille, Remiremont, etc., les Compagnies de Chemins de fer de l'Est et d'Orléans, les Compagnies des Docks, Entrepôts et Magasins Généraux de Paris, Marseille, Bordeaux, Dunkerque, Le Havre, Lille, Nantes, Rouen, Saint-Nazaire, Amans et Dijon, les grands magasins du Bon-Marché, du Printemps, du Louvre, de la Belle Jardinière, de la Ville de Saint-Denis, la Société anonyme des établissements Cail, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et le Crédit Foncier de France.

Les polices de La Clémentine sont acceptées par le Crédit Foncier de France. Des conditions exceptionnelles sont faites aux courtiers de la ville de Lyon et aux sous-agents du département. S'adresser à l'Agence spéciale, tous les jours, de 4 à 6 heures.

fiches et l'autre, l'imprimeur, son complice !

Car depuis quinze jours c'est la fête du papier !

Rouge, vert, jaune, violet, bleu, tout l'arc-en-ciel y a passé, et ce mélange de coloris du papier même, est une légère ironie de la plupart des opinions qui y sont formulées.

Ne dirait-on pas, en lisant toutes ces déclarations, que nous venons de traverser une période de troubles, d'incertitude et de corruption sans bornes ; et que grâce aux nouveaux candidats nous allons rentrer dans une ère de calme, de franchise et d'honnêteté parfaite ?

On croirait sincèrement que tous ces gens là vont changer le cours de la vie, avec autant de facilité qu'ils changent de chemise ! Que de promesses, grands Dieux ! et aussi que de mensonges !

S'il fallait qu'un candidat, une fois élu, soit obligé de faire aboutir tous ces beaux projets, il serait réellement à plaindre.

Car en dehors de l'argent indispensable qu'il ne pourrait trouver, à moins de s'appeler Monte-Cristo et de le prendre dans sa poche, il n'aurait pas assez de toute une existence !

Quand reviendra-t-on à un peu plus de réalité ?

Un peu moins de phrases et un peu plus d'actes ferait bien mieux notre affaire et je suis certain que la majorité sensée du public en est bien revenue de ces affiches ronflantes, semblables à la réclame du soldeur du coin, et qu'elle ne prête plus qu'une oreille blasée à toutes ces panacées déclamatoires.

Ce qui n'empêchera pas que l'orgie de bulletins, de programmes et d'affiches continuera à la première occasion et que l'indifférence du tiers des électeurs ne se réveillera pas pour faire justice une fois de toutes ces déclarations illusoires et mensongères. Et pourtant est bien coupable celui qui se désintéresse des élections et ne se dérange pas pour voter, car il compromet l'avenir non seulement d'un quartier mais de toute une ville.

C'est malheureux à dire, mais c'est encore plus triste d'avoir à le constater à chaque renouvellement du Conseil !

Les Chinois sont réellement des gens fort bizarres et ils ont des coutumes auxquelles nous aurions de la peine à nous habituer. Parmi celles-ci j'en signalerai une qui consiste, pour les hauts personnages de l'Empire, à voyager accompagnés de leur cercueil. De cette façon, s'ils viennent à mourir en route, il y a tout ce

qu'il faut sous la main pour les ramener chez eux.

Ainsi, Li-Hung-Chang, premier ministre de l'Empereur, qui se rend à Moscou pour les fêtes du Couronnement du Tsar, vient de débarquer à Marseille, suivi de son cercueil en chêne massif, cerclé d'or et orné de magnifiques dessins.

Partout où son Excellence ira, la boîte macabre suivra.

C'est égal, voilà un colis bien embarrassant pour les maîtres d'hôtel que Son Excellence honore de sa préférence et qui doit souvent leur causer des petits désagréments.

Maurice P...

FIGURES LYONNAISES

(M^{me} Durand est allée voir jouer les Huguenots au Grand-Théâtre. Le lendemain matin, en prenant le café avec M^{me} Lafont, elle fait à celle-ci le compte rendu du chef-d'œuvre de Meyerbeer.)

M^{me} DURAND. — Maginez-vous que je suis allée hier soir voir jouer les *Huguenots*, une pièce où l'on chante tout le temps. Ah ! c'était bien beau ! pour ça on ne peut pas dire le contraire, c'était bien beau. Mais, y a des endroits où l'on ne comprend pas bien, je vas vous dire pourquoi. C'est parce qu'y a des hommes en bas de la scène qu'on appelle les artistes de l'orchestre et qui tapent sur des instruments, reniflent dedans ou râclent dessus, que ça fait z'un bruit de tous les diables qu'on se croirait à la vogue, si tant qu'on n'entend pas ce que les ceusses qui sont sur la scène vous disent z'en chantant... On devrait supprimer l'orchestre... Enfin, ça c'est leur affaire. Je suis bien contente tout de même parce que c'était bien beau. Il faut vous dire d'abord que c'est z'une pièce z'historique qui s'est passée du temps que nous étions pas encore au monde. Vous voyez que c'est pas d'aujourd'hui. C'est un monsieur qui était z'à côté de moi qui me l'a dit. Les acteurs ont tous des costumes de ce temps-là. Y en a un grand qui s'appelle Marcel qu'a une voix caverneuse comme un bœuf, comme quoi qu'on dirait que ça sort de dessous terre. Y en a un autre encore qui piaille si tellement fort qu'on croirait qu'y va rendre l'âme que le bon Dieu lui a donnée. Y fait de la peine parce qu'il a l'air de souffrir. Y en a encore un qui crie tant qu'y peut, à perdre l'haleine : Vive Coligny ! Vive Coligny ! Je sais pas pourquoi. J'ai pas pu savoir ce que c'était que ce Coligny. Ça doit être le président de la République du temps où ça s'est passé c't'histoire des *Huguenots*.

Il y a aussi de belles dames avec des robes de l'époque de ce temps-là. Faut vous dire que tout ça chante et que c'est celui ou bien celle qui piaille le plus fort qui est le plus applaudi. Tous ces gens arrivent

LE CACAO FOUREY-GALLAND

LYON : 18, Rue Paul-Chenavard (anciennement Rue Saint-Pierre). — PARIS, VICHY.

avec son BEURRE NATUREL dénommé Cacao de Santé, ne coûte que 2 fr., le paquet de 16 déjeuners, 13 centimes la grande tasse.

sur la scène, les uns quand les autres ou les uns après les autres ; ça dépend du moment ; pis y chantent, gesticulent, tournent, se retournent et se rentournent, comme ça depuis le commencement jusqu'à la fin, seulement pas tout le temps. Y a des moments où l'on baisse le rideau pour les y faire reposer, sans ça y pourraient ben sûr pas aller jusqu'au bout, parce que ça doit être bien fatigant de piailler comme ça pendant tout le soir. C'est ben encore un drôle de méquier, oussqu'on doit pas vivre vieux, parce que de tant crier que ça toute sa vie ça ne peut pas moins faire que de vous raccourcir l'existence. Ah ! y a ben de l'embêtement dans tous les méquiers. Tout compte fait, j'aime encore mieux le mien. Je voudrais pas sanger. J'oubliais de vous dire que celui qui crie : Vive Coligny ! n'est pas seul ; il est z'avec des militaires habillés avec des costumes de soldats toujours du temps de l'époque et qui crient aussi : Vive Coligny ! tous à la fois. J'ai demandé au monsieur qui était z'à côté de moi pourquoi y chantaient les uns quand les autres et pas les uns après les autres. Y m'a dit que s'y chantaient les uns après les autres ça serait trop long et que ça finirait trop tard. On est ben heureux d'avoir qu'équ'un à côté de vous de savant dans ces choses-là pour vous renseigner. Ah ! faut vous dire encore qu'y a un endroit où y a des danseuses qui pirouettent comme des fiardes. On dirait qu'elles ont des mécaniques dans les jambes tellement elles pirouettent bien. Elles lèvent les jambes, pis les bras, se courbent z'à la renverse, pis en avant, du côté de gauche et du côté de droite, se brandigognent, sautent comme des sauterelles, tout ça pendant que les hommes de l'orquesse jouent z'avec leurs instruments. Ça c'est pas vilain. Le monsieur qui était z'à côté de moi m'a dit que c'était le corps de ballet. J'ai ben vu des jambes, mais j'ai pas vu de balai ; peut-être que ce soir-là on l'avait z'oublié. Ça peut pas s'expliquer z'autrement. Enfin, tout ça c'était bien beau. Tout ce qu'on peut reprocher aux aqueteurs c'est de chanter. Y feraient mieux de causer comme vous et moi. Y s'égosilleraient moins et se fatigueraient pas tant, pis on les comprendrait mieux. Tout le monde y gagnerait. Je disais ça au monsieur qui était z'à côté de moi. Y m'a répondu : « Si y chantaient pas, ça serait pas une opéra. » Y paraît que pour que ça soye une opéra y faut qu'y chantent. J'y ai laissé dire. J'ai pas voulu le contrarier. Ousque c'est le plus beau, c'est z'à la fin. Là, par ezemple, y a une bataille, des coups de fusil, qu'on croirait que c'est pour de bon tellement c'est ressemblant. On voit revenir ce grand diable de Marcel. Comme il n'a point de fusil, qu'on lui a peut-être pris et qu'y faut qu'y se défende tout de même si y veut pas être tué, il imite avec sa grosse voix le bruit de la guerre pour faire peur aux autres, comme ça : Pif ! paf ! pouf ! pif ! paf ! pouf ! (M^{me} Durand fait les gestes de Marcel en criant à tue-tête : Pif ! paf ! pouf ! et,

par inadvertance, renverse d'un coup de poing sa tasse de café sur les genoux de M^{me} Lafont.)

M^{me} LAFONT. — Ça c'est pas dans la pièce ; faites donc attention. Vous êtes là qui sautez comme qu'équ'un qu'a la danse de Saint-Guy. C'est pas étonnant que vous occasionnez des aquécidents !

M^{me} DURAND. — Je voulais vous faire voir comment Marcel s'y prend pour faire la guerre... Vous êtes pas bien tachée ? Non ? Oh ! ben, ça ne sera rien... Pour vous en en revenir à l'histoire des z'Huguenots, voilà donc comment que ça finit.

M^{me} LAFONT. — Oh ! comme vous dites, c'est ben beau. Pis, vous savez si tellement bien raconter qui semble qu'on y est. A présent, je sais ce que c'est que les z'Huguenots. Je les aurais bien vu jouer vingt fois que je serais pas plus avancée.

Jules TAIRIG.

LE BRACELET ⁽¹⁾

RÉCIT D'UNE PETITE FILLE A SON AMIE

*Près d'une porte cochère
Un enfant bien malheureux
S'était arrêté, ma chère.
Il faisait un temps affreux :*

*Huit heures, sans intervalle,
Il avait déjà neigé. —
Je dis à l'enfant, tout pâle :
— Qu'as-tu, petit ? — Ce que j'ai ?*

*J'ai faim, j'ai froid... peu t'importe ?
— Tu n'as donc point de maison,
Pas de maman ? — Elle est morte.
— Et ton père ? — La saison*

*Est trop rude, et ça le mine :
Il est dans son lit, là-haut ;
Il s'en va de la poitrine.
Ah ! dame, il ne fait pas chaud !*

*— Et toi ? — Moi, pour que l'on mange
Un peu de pain blanc chez nous,
Je tends la main, je m'arrange
Pour gagner des petits sous.*

*C'est bien dur !... « Ah ! que de peine
Me fit ce pauvre indigent.
J'avais reçu pour étrenne
Un beau bracelet d'argent.*

*« Pour acheter du pain tendre,
Inutile et vain bijou,
— Pensai-je, on pourrait te vendre :
Tu vauz plus d'un petit sou ;*

*Cependant je m'endimanche,
Et d'autres ont faim. C'est laid. »
Alors, retroussant ma manche,
Je donnai mon bracelet.*

Jules TROCCON.

(1) Cette piécette inédite est détachée d'un nouveau recueil de poésies enfantines, actuellement en préparation.

Exposition de Lyon 1894, HORS CONCOURS Membre du Jury
Médailles Or et Argent aux Expositions Universelles

MAISON FONDÉE EN 1862
Exportation

SUC BOURGUIGNON
SIMON AINE
Chalon-sur-Saône
Digestif exquis, à base d'alcool vieux pur vin

FINE ABRICOT
LIQUEUR EXQUISE EXTRA-FINE
Maison à Paris : Rue Laffitte, 18

Manufacture de Pianos

AURAND-WIRTH & C^{ie}

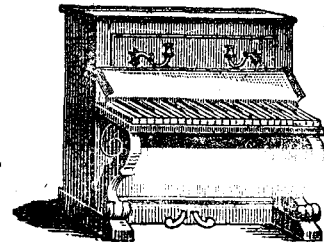
MAGASINS DE VENTE ET LOCATION (ENTRESOL)

LYON — Rue de la République, 48 — LYON

USINE A MONPLAISIR

BREVETS & MÉDAILLES D'OR, Fournisseurs du Conservatoire

VENTE
au Comptant et à Terme



LOCATIONS
à Prix divers suivant
modèles

OCCASIONS GARANTIES

PLEYEL, ÉRARD, GAVEAU, etc.

HARMONIUMS

des principaux facteurs

Echanges et Accords

ATELIERS SPÉCIAUX DE RÉPARATIONS



7^e ANNÉE

LA REVUE DU FOYER

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ARTS - SCIENCES - LITTÉRATURE

12 Pages de Texte

Contenant des articles d'Actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtres, etc. Ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des concours où les vainqueurs obtiennent de primes intéressantes et variées.

Prix du Numéro : 10 Centimes

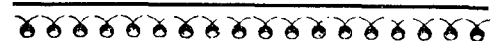
ABONNEMENTS

LYON et départements limitrophes 6 fr.
Départements non limitrophes 7 fr.
Etranger 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, rue Confort

RÉDACTION : Lyon, 19, quai Tilsitt

PARIS : rue Notre-Dame-des-Victoires, 28



Demandez
partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

V. VERMOREL

CONSTRUCTEUR

A VILLEFRANCHE (Rhône)

PULVÉRISATEUR ÉCLAIR

CONTRE LE MILDIOU

Prix : 35 francs, franco

P. V. toutes gares, France

Se méfier des contrefaçons qui n'ont ni durée ni solidité



Soufreuse Torpille

DISTRIBUTION

des Poudres et du Soufre

Prix : 25 francs, franco

P. V. toutes gares

BOUILLIE « ÉCLAIR » contre le MILDIOU

Le paquet dosé pour un hectolitre : 1 fr. 60

La caisse de 24 paquets : 33 fr.

Ce produit, d'une efficacité absolue, est vendu avec GARANTIE de DOSAGE.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

Plus d'Essences! Plus de Benzines! Plus d'Odeurs désagréables!

L'ORÉODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'ORÉODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'*Oréodoxa*, grand et beau palmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'ORÉODOXINE, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'*Oréodoxa*, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon: 1 fr. 25; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général: Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

LE COURONNEMENT DES TSARS

Les cent millions d'hommes qui composent la race slave vivent, en ce moment, dans la même attente. Ils vont, au premier acte de la splendide féerie du couronnement, tressaillir de la même joie.

Où est le temps où seule, sans allié, sans trésor, méconnue et repoussée par l'Europe occidentale, dix fois terrassée mais jamais vaincue, la Moscovie luttait contre l'Asie, traversant tour à tour l'épouvante des batailles, le désespoir morne des lendemains de défaite? Les Slaves, dont le nom veut dire « gloire », ont déjà une longue histoire pleine de dates fameuses et d'heures tragiques, de rayonnants souvenirs et de sombres visions.

À défaut des chroniques byzantines où sont relatés avec la naïve science des vieux temps, les durs commencements de Rurick, les querelles sanglantes des fils d'Olga, des douze héritiers de Wladimir, les tentatives de Boris, la domination d'Ivan, on peut suivre, pour ainsi dire, les annales de la Russie par le couronnement de ses tsars, depuis Monomaque jusqu'à l'empereur Nicolas II, dont le sacre s'appréte.

Voilà à quelle circonstance se rattache, prétend-on, l'usage du couronnement :

« En 1114, l'empereur grec Constantin Monomaque envoya à Kiew, au prince Wladimir des présents d'une valeur inestimable, parmi lesquels figuraient une couronne impériale, présentée sur un plat d'or, les barmes (espèce de col couvrant les épaules, la poitrine et le dos, comme les hausse-cols des anciennes cuirasses), la chaîne en or, dite arabe, et un vase ou ampoule en nacre de l'empereur romain Auguste. À partir de ce moment, Wladimir prit le nom de Monomaque, et la couronne, qu'on nomma depuis la couronne de Monomaque, servit aux couronnements des tsars jusqu'à Fédor Alexeievitch. »

Peu à peu, avec l'affermissement de l'empire les solennités du sacre prirent une importance plus considérable, devenant à la fois consécration religieuse et politique. Sous Catherine, épouse de Pierre-le-Grand (depuis Catherine I^{re}), les insignes se composaient : du sceptre, du manteau impérial en étoffe d'or doublée d'hermine semée d'aigles brodés en relief avec agrafes en brillants. Sur le diadème étincelaient, outre les rubis d'une grosseur extraordinaire, 2.564 diamants ».

Pierre II, lui aussi, porta la dalmatique, constellée de pierreries, mais joignit au faste oriental les somptuosités modernes.

Au bruit du canon, aux acclamations d'une foule diaprée composée de Circassiens, de Turcs, de Persans, de Tartares, à des années d'intervalle, l'impératrice Elisabeth, miséricordieuse et bonne, qui donna à sa rude nation les premiers préceptes d'humanité, puis Catherine II, la grande, la terrible Catherine, descendirent les escaliers du Terem, traînant leurs robes de brocart sur les parquets recouverts de velours cramoisi.

À leur tour, les carrosses dorés de Paul I^{er}, opprimé dès sa jeunesse, malheureux toujours, roulèrent tardivement sur la voie Pétrowski.

Alexandre, le vainqueur de Napoléon, le rêveur, le solitaire de Taganrok, accablé par la vague tristesse du passé, et qui préférerait les flots bleus de la mer d'Azof aux pompes de Saint-Petersbourg, rompit avec les anciennes traditions. Il repoussa dédaigneusement pour le sacre la dalmatique surannée des aïeux. On vit alors, dans les féériques palais du Kremlin, au milieu des fabuleuses richesses entassées dans la salle Saint-André, un tsar, simplement vêtu de

l'uniforme militaire, monter sur le trône des Autocrates.

Si les hommes disparaissent vite de la scène de ce monde, les coutumes se transmettent. Dans les pays neufs surtout, elles résistent aux fluctuations des idées, aux assauts du temps, comme les falaises du Bosphore défient l'âpre et continuelle morsure des vagues.

Par une journée d'été, un jeune souverain dont les traits rappelaient la légendaire beauté d'Alexandre de Macédoine, s'avançait à cheval vers la cathédrale de l'Assomption, la poitrine étoilée de la croix portée à Poltava par Pierre-le-Grand. C'était Nicolas I^{er}, heureux de son élévation inespérée, due à l'abnégation de son frère Constantin. Plus tard, plus près de nous, l'entrée triomphale d'Alexandre II à Moscou, le 27 août 1856, dépassa par son luxe prodigieux les splendeurs précédentes. Entouré des Archimandrites, des représentants étrangers, de 80.000 hommes de troupe, où figuraient, avec des échadillons des peuplades asiatiques, le magnifique escadron de chevaliers-gardes, les cuirassiers et les hussards — cavalerie sans rivale en Europe, où chaque corps possède des chevaux de même couleur — le nouvel empereur, disons-nous, parcourait une route jonchée de feuillages, au son des deux mille cloches de la cité.

L'histoire a tourné une page.

Voici l'aurore d'un règne nouveau.

Mais la cérémonie du sacre fixée par la liturgie greco-romaine reste immuablement la même. Pas un détail n'a changé depuis des siècles. Comme tous les Romanof, Nicolas II franchira tête nue le porche séculaire de cette Porte Spassky, qui domine la place Rouge. Superbe et sauvage avec sa tour à trois étages, sa flèche octogone, sur laquelle l'aigle noir à double tête déploie ses ailes, la « Porte du Sauveur » est pour ainsi dire le seuil sacré du vieux Kremlin.

C'est au-delà, derrière les créneaux découpés de cette première muraille, que se pressent les sept palais, les cinq cathédrales, les musées, les couvents, les demeures royales dont l'ensemble constitue le Kremlin. Et ce Kremlin, dont le nom chante une hymne guerrière, ce Kremlin, toujours jeune avec ses palais roses ou couleur d'ambre, avec ses campaniles aux bulbes d'or, domine un panorama prodigieux.

Autour, partout la ville : Moscou-la-Sainte, Moscou-la-Mère, assise comme Rome et Constantinople entre les sept collines. C'est un éblouissement. Le regard saute les premiers plans, c'est-à-dire les fortifications flanquées de tours rouges coiffées d'émail glauque, glisse le long des rampes et des jardins pour errer, fasciné, sur un océan d'édifices et de maisons. D'une houle de toits d'un vert métallique jaillissent, par centaines, des clochers, des tours, des flèches, des coupes d'azur et d'autres dômes blancheur neigeuse, tandis que les dômes dorés à l'or pur, le dôme massif de la cathédrale du Sauveur dominant, de leur splendeur, ce kaléidoscope incomparable.

C'est du clocher d'Ivan Veliki, droit comme un phare, blanc comme les neiges natales, que tombera la première sonnerie.

Ivan Veliki a, sous sa coupole en or de ducats, ses trois étages peuplés de trente-trois cloches. Suivant la tradition ces cloches doivent, toujours, sonner les premières.

C'est le signal attendu.

Aussitôt les treize cents clochers de Moscou tressaillent, et des voix formidables ou grêles, plaintives ou sonores se répondent,

s'appellent, s'unissent dans un merveilleux concert. C'est au milieu de cette grandiose sonnerie, de cet immense hosannah que le tsar Nicolas II entouré de la cour, des grands dignitaires de l'Etat, des représentants du monde entier, s'avancera vers l'Ouspensky Sobor ou cathédrale de l'Assomption.

Dans la pénombre d'un jour mystérieux, l'Iconostase monte du parvis de marbre aux voûtes étoilées. C'est une véritable muraille d'or qui est devant vous. Au centre, sont percées trois portes en orfèvrerie ajourée. La plus grande est la porte du tsar (Tsarski dver). Seul le prêtre officiant s'en sert selon les usages du rite grec; les autres entrées sont destinées aux diacres. Sur la paroi éblouissante se détachent des milliers de figures de saints à longues barbes, de vierges sombres, d'archanges en armures de perles. On ne voit, bien entendu, que des visages, des mains, des pieds, le reste est caché par des plaques de vermeil. Tous ces saints ont des auréoles en relief incrustées d'émeraudes, de saphirs, de diamants. Sous la clarté des lampes d'or éternellement allumées, ces pierreries étincellent étrangement et prêtent une vie surnaturelle aux vierges du mont Athos.

Près de la porte du sud se dresse le trône de Wladimir-Monomaque.

C'est là que Nicolas II viendra s'asseoir durant le sacre, vis-à-vis de l'image de la vierge de Wladimir peinte par saint Luc et regardée comme un palladium dans toute la Russie. Le collier de cette vierge est de 200,000 roubles. A la pointe de sa couronne un solitaire énorme brille comme une étoile.

Tandis que, dans la cathédrale trop étroite pour les seuls privilégiés se dérouleront, lentement, les rites du sacre, dehors sous l'azur lacté de ce ciel du nord, au-dessus de la foule innombrable, l'ouragan de bronze mugira toujours ponctué, en sourdine, par les canons de la citadelle. En même temps de campagne en campagne, de village en village, de ville en ville les ondes sonores se multiplieront, gagneront de proche en proche, de clocher en clocher. Bientôt toute la terre russe, des plaines de la Sibérie aux rives de la Caspienne, frissonnera de la même allégresse. D'un bout à l'autre de l'immense empire les cloches clameront éperdument le même cantique à la gloire du règne nouveau.

Et le soir, le soir encore dans la splendeur de ces nuits printanières, où le soleil à demi-éteint reste suspendu aux limites de l'horizon, des cordons de feu courent subitement autour des treize cents clochers, ceindront de flammes les toits, les coupoles, les dômes, les tours, embraseront les maisons, les édifices, les créneaux, les jardins, les remparts, les palais, et, pareils à des feux follets, sèmeront d'étoiles le monde aérien des flèches, des croissants et des croix.

... La France entière devrait s'associer à la joie de la Russie amie. Dans l'Europe, malade d'un mal mystérieux, dont les symptômes sont trop visibles, mais dont la cause échappe à beaucoup, il n'y a plus guère que cette vaste et féconde terre russe qui soit assez neuve, assez jeune, assez sûre d'elle-même pour avoir droit aux longs espoirs et aux vastes aspirations.

Partout ailleurs on entend gronder l'orage. Allons vers elle avec confiance. Que nos mains s'étreignent, que nos cœurs se comprennent avant que notre sang ne coule dans les mêmes sillons.

Marie DE BESNERAY.

LIBRE CHRONIQUE

« ON N'EST PAS DES BŒUFS ! »

Il y a peu de mois, le cri de Paris, c'était : *En voulez-vous des z'homards !*

Avant cela nous avions eu : *Tiens, voilà Mathieu ! On dirait du veau ! C'est immense ! etc.*

Aujourd'hui, si vous voulez être dans le mouvement, il convient de crier ou de dire : *On n'est pas des bœufs !*

C'est bon pour les hommes... demeurés célibataires; mais du côté des dames de la bonne société, voire même du noble faubourg, il convient évidemment de féminiser ce dernier cri et de dire : *On n'est pas des v... génisses !*

La *Gazette officielle hova* arrivée par le dernier paquebot nous apporte cette mercuriale suggestive :

MARCHÉ DE VENDREDI A TANANARIVE

Esclave, petite fille : 175 francs.
Esclave, petit garçon : 100 francs.
Esclave, femme faite : 110 francs.
Esclave, homme fait, 75 francs.

Reste à savoir si c'est pour protéger ce commerce que notre corps expéditionnaire a été se faire décimer par l'impaludisme et la dysenterie dans les marais de Madagascar ?

Il vaudrait peut-être mieux trouver un peu moins de petits garçons et de petites filles, de femmes et d'hommes faits sur le marché de Tananarive, et un peu plus de bonne soupe et de *rata* dans la gamelle de nos braves troupiers qui y tiennent garnison, attendant la relève en claquant des dents non seulement de fièvre, mais de faim ! puisque les douloureux échos de la grande île conquise par leur vaillance nous apprennent qu'ils manquent de pain !! et en sont réduits au régime de galettes de riz in mangeables.

En compensation, si nous n'exportons pas dans notre nouvelle possession africaine les denrées alimentaires indispensables à la subsistance de nos soldats, nous y avons intronisé des juges indigènes, dont un échantillon curieux et typique faisait ces jours-ci ses confidences édifiantes à notre confrère exotique la *Politique Coloniale* : « Les Malgaches « n'oublient pas l'ancien système; ils « croient que, du moment que je suis du « tribunal il faut me payer pour avoir « raison. Ils m'offrent donc de l'argent; « d'autres se font accompagner par leurs « filles. Cela aussi est une coutume de « jadis. Je refuse l'argent, mais j'accepte « les rendez-vous des jeunes filles, pour « ne pas les désobliger; cela n'engage à « rien; car, après, je fais comme vous « dites, vous autres Français, je leur « pose un lapin », je leur « monte un « bateau... » (Sic.)

En fait de bateau on voit que cet aimable et galant magistrat hova est du dernier, comme on dit encore chez nous, et qu'il s'est assimilé toutes les finesses de notre langue. Et quand on songe que nous sommes allés là-bas sous prétexte de civiliser les sujets de Ranavaloa! Mais ces

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agrée, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
12, Rue Confort, 12, LYON

TRAITEMENT & GUÉRISON
DU DIABÈTE
et des **DYSPEPSIES**
Par la Solution **LAVOCAT**
83, rue Thomassin, Lyon
et dans toutes les Pharmacies
Prix : 3 francs

CADEAU A NOS LECTEURS

Tout lecteur de notre journal qui enverra son adresse à M. RENÉ GODFROY, éditeur, 3, rue de Provence, à Paris, recevra par retour du courrier, *gratis et franco*, le superbe **Album des Vieilles Chansons françaises**, recueillies, transcrites pour piano et harmonisées par M. HENRY EYMIEU, officier d'Académie, rédacteur au **Paris-Piano**, à la **Quinzaine**, au **Monde Musical** à la **Libre Critique**

Cet album est vendu partout 3 francs net.

Pour tous frais de port, d'emballage et d'envoi, joindre à la lettre de demande 6 timbres-poste de 15 centimes.

Tous les pianistes, tous les chanteurs, tous les artistes, tous les collectionneurs, voudront recevoir l'**Album des Vieilles Chansons françaises**.

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les **CIGARETTES ESPIC**
ou la Poudre

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NÉURALGIES
TOUTES PHARMACIES. 2 fr. la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.

Thiers

AUX PRIX-RÉDUITS**Grand Salon de Coiffure**

8, cours Lafayette, 8

FABRIQUE DE POSTICHES**Dépôt Central de Parfumerie****SPECIALITE DE TEINTURES INSTANTANÉES****GRAND CHOIX DE PERRUQUES EN LOCATION**
Pour Soirées et Bals travestis

DEPUIS 3 FR.

Grand assortiment de branches en cheveux
français, 1^{re} qualité et toutes nuances
DEPUIS 1 FR. 75

COIFFURES POUR SOIRÉES, BALS ET MARIÉES

Lavage de tête et séchage instantané
DEPUIS 1 FR. 50**MAISON RECOMMANDÉE****LE VÉLO-ÉMAIL**

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le *Vélo-Email* est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.**Aux Petits Docks du Commerce**
12, rue Confort, LYON.**VITICULTEURS**

Demandez le nouveau greffoir Douris, breveté s. g. d. g., à lame cintrée et renversé et permettant de faire toutes les coupes régulières et légèrement creuses, point capital pour la réussite des greffes. — Prix : 3 fr.; par correspondance ajouter 0 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.**Machines à Coudre Neuves et d'Occasion**

Garanties depuis 50 fr.

JAMES MATILE

18, Rue Burdeau. 18

Anciennement Rue du Commerce

LYON

RÉPARATIONS ET ÉCHANGE**Agence de Publicité Fournier**

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

gaillards-là nous rendraient des points; et les méthodistes anglais ne nous ont rien laissé à leur apprendre.

Ces derniers eussent peut-être mieux fait d'évangéliser leurs compatriotes; à commencer par cette épouvantable *Tami-seuse* d'enfants: Annie Dyer, de London-Reading, spécialiste en adoption de babys, dont elle se débarrassait ensuite, comme de simples petits chats, en les étranglant et les jetant à l'eau.

On évalue jusqu'ici à plus de quarante (chiffre officiel) le nombre des petites victimes de cette goule britannique, qui avait érigé l'infanticide à la hauteur d'une industrie pourvue d'une nombreuse clientèle et même de concurrents.

Il résulte, en effet, d'une enquête faite par le *Sun* que le nombre d'enfants ainsi vendus sur le « marché » de Londres est considérable. On y achète un enfant comme un jouet ou une denrée quelconque.

Et voilà la nation humanitaire qui prétend civiliser l'Afrique, à feu et à sang, feignant de se livrer au pourchas des négriers, au lieu de réprimer chez elle la traite des petits blancs.

Mais comme l'hypocrisie ne perd jamais ses droits outre-Manche, dans le pays du *cant* et de la danse serpentine, au-dessus de la porte de sa maison, la femme Dyer avait fait peindre une image du Christ avec cette légende qui emprunte aux poursuites une signification terrifiante: *Siffer the children to come unto me*, « laissez venir à moi les petits enfants ».*Horror! horror! horror!* comme s'écriait tragiquement leur immortel Shakespeare.

FRANC-SILLON.

CONCERTS-BELLECOUR

Une bonne nouvelle pour les amateurs de musique pendant les soirées d'été, au cours desquelles les distractions vraiment artistiques sont si rares à Lyon.

Les Concerts-Bellecour annoncent leur réouverture pour le jeudi 14 mai, sous la direction de M. Charles Kiemlé, le jeune et distingué sous-chef du Grand-Théâtre, à la tête d'un orchestre nombreux, dont les éléments sont presque en totalité puisés dans la brillante phalange instrumentale de notre première scène.

Le programme de la saison, qui va s'ouvrir jeudi prochain, comportera, avec un répertoire musical des plus variés et des plus intéressants, un plus grand développement des concerts de chant, qui ont obtenu tant de succès les années précédentes. M. Kiemlé ne s'en tiendra pas à la simple audition de morceaux d'opéra sous la forme d'airs, de duos ou de trios; des actes entiers d'opéras du répertoire seront exécutés avec le concours de plusieurs artistes de talent qu'il a su s'attacher.

Nul doute que la saison 1896 des Concerts-Bellecour ne compte parmi les plus brillantes depuis leur fondation.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIÈRE"

4, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

Voici la liste des scènes qui seront projetées

Le Scaphandrier.**L'Abreuvoir des casernes de la Part-Dieu.****Querelle enfantine.****La Ficelle de la Croix-Rousse.****L'Arroseur.****Défilé du 96^e de ligne.**

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit et de 10 heures à minuit les dimanches et fêtes.

Prix d'entrée : 0,50 centimes**CASINO DES ARTS**

Tous les soirs, concert à 8 h.

Dimanches et fêtes, matinée à 3 heures. Grand succès de M^{lle} Cassiv. Toute la troupe est d'ailleurs excellente et tout est à citer: les célèbres jongleurs japonais, Mo and Rée, Daubreuil, etc.

Dimanche, matinée de gala avec la troupe japonaise et M. Mayol.

SCALA-BOUFFESBrillante troupe en représentation: Mayol, Rita Belmont, M^{lle} Boisssselot, Turbat, les Wham's, etc. *Une Belle-Mère en cage*.

Clôture probable: 18 mai.

THÉÂTRE GALLICI-LORAMUS

(Cours du Midi).— Tous les soirs, à 8 heures et demie, spectacle nouveau.

Tous les jeudis, dimanches, à 3 heures, grand concert de famille avec programme spécial et choisi.

Dimanche 17 mai, clôture irrévocable.

CONCERT DE L'HORLOGE

Cours Lafayette, 137 à 145. M. Bonhomme, directeur.

Voici quelques renseignements sur la troupe qui doit débiter dans les premiers jours de juin: M. Vallès, administrateur.— Dufor, le réaliste populaire; Jenny Cook; les Pol's, duettistes; Pippo; Silvain; Levet. M^{mes} Elvire; Nelly Hycks; Desgranges; Mailard, etc.

Orchestre de la Scala. Direction Bouveret.

Revue Financière Hebdomadaire

Malgré les quelques ventes de réalisation qui se sont produites en clôture sur notre 3 0/0 et qui l'ont fait reculer de quelques centimes, l'ensemble du marché reste très ferme. On attribue ces ventes au bruit d'un projet d'impôt qui frapperait nos rentes comme les autres valeurs mobilières.

Le 3 0/0, qui finissait hier à 103,12, s'est élevé à 103,17 dans le cours de la séance et ferme à 102,95.

Le 3 1/2 0/0 à 106,15 n'a pas varié; l'Amortissable cote 101,15.

Le Crédit Foncier à 676 et le Crédit Lyonnais à 783 ont tous deux monté de 1 franc.

Le Comptoir National d'Escompte clôture à 573 au lieu de 572; la Société Générale est ferme à 506.

Le Suez s'inscrit à 3378.

Pas de changement notable dans la tenue de nos Chemins.

Nous retrouvons l'Italien à 83,20; le Turc à 21,27; le Russe 3 0/0 à 94,60; le 3 1/2 0/0 à 99,45.

L'Extérieure ferme à 62 15/16; le Portugais à 26 7/8. Le Hongrois vaut 104 3/8.

Parmi les mines d'or, la North Rand se négocie activement à 32,50 et 33 francs.

BRASSERIE DES CÉLESTINS

9, place des Célestins, 9

SOUPERS APRÈS LE SPECTACLE*Choucroute, Jambon, Soupe au Fromage, Viande froide, etc.***LIQUEURS DE MARQUE, VINS DU BEAUJOLAIS — PRIX MODÉRÉS**